

# Femmes prêtres : suite et pas fin

par Claude DUCARROZ, prêtre, Fribourg

*Le 29 juin dernier, dans un bateau sur le Danube, sept femmes catholiques ont été ordonnées «prêtres». Cet évènement a suscité des réactions fort contrastées. Sympathie, ironie, agacement, colère : rien ne leur fut épargné. Fidèle à sa réputation, la Congrégation pour la doctrine de la foi a aussitôt fulminé l'excommunication. Dont acte. Si contestables et dommageables que soient ces ordinations sauvages, le fait en lui-même mérite mieux que le mépris. Car il se situe au confluent de plusieurs courants de fond qui bousculent actuellement les traditions de l'Eglise catholique concernant les ministères ordonnés.*

**L**e renouveau biblique a mis en évidence l'étonnante liberté du Christ à l'égard du monde féminin. S'il n'a pas appelé des femmes dans le groupe des Douze, Jésus n'a-t-il pas associé celles-ci à sa vie itinérante (Lc 8,2-3), n'a-t-il pas manifesté à leur égard un accueil qui a scandalisé son entourage masculin (Jn 4,27 et Lc 7,39) ? N'a-t-il pas confié à des femmes la première annonce du message pascal (Jn 20,17) ?

Prenant le relais, l'apôtre Paul a écrit que toute discrimination basée sur la différence sexuelle devait être bannie dans une Eglise qui annonce et commence la vie du Royaume (Ga 3,28). Lui-même, comme d'autres apôtres d'ailleurs, a su s'entourer de femmes (1 Co 9,5). Certaines sont prophètes (1 Co 11,5). Junias est désignée comme apôtre (Rm 16,7) et Phœbé comme diaconesse (Rm 16,1), même s'il faut évaluer avec prudence la signification exacte de ces vocables. Et même si, dans le concret, les premières communautés chrétiennes ont eu parfois de la peine à passer des paroles aux actes (cf. le voile et le silence imposés aux femmes dans les assemblées, 1 Co 11 et 1 Tm 2,11-12).

Bref, dans un contexte où les mâles imposaient leurs lois dans la société comme dans les religions, l'Evangile contient des impulsions prophétiques pour la libération des femmes, y compris dans l'Eglise.

## Contexte

Le mouvement œcuménique a redonné de l'audace à certains questionnements parmi les catholiques. Dans les Eglises de la Réforme, et finalement même dans la Communion anglicane aux structures si proches des nôtres, les ministères consacrés ont été ouverts aux femmes sans que la vie de ces Eglises en ait été bouleversée.

Dès lors l'Eglise catholique peut-elle dire, sans autre, que l'unité œcuménique ne sera jamais retrouvée tant que ces femmes (prêtres ou pasteurs) n'auront pas reconnu l'invalidité de leurs ministères sacramentels ? Devront-elles - tôt ou tard - renoncer à leurs services ordonnés pour les sacrifier sur l'autel de la réussite œcuménique ? C'est ce que semblent affirmer actuellement les autorités catholiques. Redoutable responsabilité !

A l'intérieur même de l'Eglise catholique, l'évolution de la crise des ministères ordonnés a créé des situations presque intenable, tant elles sont paradoxales. Actuellement l'Eglise confie à des femmes - laïques ou religieuses - la responsabilité concrète de certaines communautés. Ces femmes président des célébrations eucharistiques sans consécration et font office de quasi curés (cf. canon 517/2). Comment, sur la durée, ces communautés ne poseraient-elles pas cette question simple : pourquoi notre animatrice pastorale ne pourrait-elle devenir notre prêtre ? Réponse : parce qu'elle est une femme. Un peu court, non ?

### Marie, prêtre ?

«A travers les siècles, les fidèles ont eu une dévotion envers Marie prêtre. Ils ont perçu intuitivement, avec leur sens catholique, que Marie avait part au sacerdoce de Jésus plus que n'importe qui. Implicitement, leur dévotion était basée sur la conviction forte que Marie, bien qu'elle soit une femme, aurait pu aisément être ordonnée prêtre.»

Le site [www.womenpriest.org](http://www.womenpriest.org) soutient qu'il existe bien une tradition latente, ou une «tradition du cœur», allant en ce sens, et qui ne serait pas moins légitime que la tradition «officielle» (cf. **cardinal Henry Newman**, *Sermons Universitaires - Quinze sermons prêchés devant l'Université d'Oxford de 1826 à 1843*, Desclée de Brouwer, Paris 1955).

Il soulève encore quatre arguments principaux : Marie appartenait à une famille sacerdotale ; Marie a exercé des fonctions sacerdotales ; Marie nous a donné l'Eucharistie et Marie procure le pardon des péchés. De nombreuses citations, articles, textes sont proposés pour étayer cette thèse. Ainsi, en 826, Théodore le Studite déclarait : «Je vous salue fille, jeune prêtre qui offre le sacrifice !»

Enfin, comme une lame de fond, il faut bien admettre que les mouvements féministes, qui luttent depuis longtemps pour l'égalité de l'homme et de la femme dans la société, n'allaient pas laisser mourir leurs revendications aux pieds de la citadelle catholique. D'autant plus que les plus hautes autorités de notre Eglise ont qualifié le mouvement féministe comme un «signe des temps» qu'il convenait de prendre au sérieux, tout en exerçant à son endroit les discernements nécessaires (cf. Jean Paul II, *Mulieris dignitatem*, n° 1). On lit dans le concile Vatican II : «Toute forme de discrimination (...) fondée sur le sexe (...) doit être dépassée et éliminée comme contraire à la volonté de Dieu» (*Gaudium et spes* n° 29/2).

Reste que, pour le moment, l'Eglise catholique dit un non sec et sonnante à l'éventuelle ordination presbytérale de femmes. Comme une porte qui claque en se fermant au nez d'importuns, la déclaration de Jean Paul II intitulée *Ordinatio sacerdotalis* (1994) présente même ce refus comme définitif, au point que certains se sont demandés s'il n'y avait pas là un nouveau dogme proclamé sous le sceau de l'infaillibilité.

### Quels fondements ?

Deux arguments semblent dominer la raison d'être d'une telle déclaration (qui reprend d'ailleurs celle de Paul VI en 1976 déjà). D'abord la tradition. C'est vrai, jamais dans l'Eglise catholique - pas plus que dans les Eglises orthodoxes d'ailleurs - on a ordonné des femmes prêtres jusqu'à ce jour. Mais l'argument de la fidélité à la tradition ne peut-il pas être revendiqué aussi pour la souplesse et la créativité plutôt que pour l'immobilisme ?

L'histoire des sacrements, à partir de leurs fondements christiques et apostoliques, laisse percevoir une surprenante liberté

d'adaptation pour et par l'Eglise. Pas de sacrement - une fois son cœur biblique défini et sauvegardé - qui n'ait connu des règles d'application fort variables, que ce soit dans ses liturgies ou dans ses conditions d'accès. Des différences notables subsistent - et sont admises - entre l'Orient et l'Occident.

A titre d'exemple, l'évolution du sacrement du pardon vers la pratique qui subsiste jusqu'à ce jour - à savoir la confession auriculaire réitérable - a été pratiquement imposée au VII<sup>e</sup> siècle par l'opiniâtreté des moines irlandais contre l'avis de Rome. Rien que pour le sacrement de l'ordre, des virages importants ont été négociés au cours des siècles. Il suffit de penser à la décision du II<sup>e</sup> concile du Latran (1139). Il a réservé l'ordination presbytérale aux seuls hommes s'engageant à demeurer dans le célibat, une restriction qui n'a jamais été imposée en Orient, même dans les Eglises en communion avec Rome. Pie XII lui-même n'a pas craint de toucher à la forme du sacrement en déclarant en 1947 que le rite essentiel redevenait l'imposition des mains alors que, depuis le Moyen Age au moins, c'était la porrection des instruments.

Dès lors, ne peut-on imaginer que l'Eglise, le cas échéant, aurait le droit de consacrer des femmes, dans la liberté qu'elle a maintes fois démontrée de pouvoir gérer les rites et les conditions d'accès aux sacrements, étant saufs les mystères qu'ils contiennent, signifient et confèrent ?

Mais justement, certains ne manquent pas de dire que l'ordination de femmes attenterait au cœur du sacrement de l'ordre, à savoir son symbolisme sacré qui consacre le prêtre comme lieutenant du Christ face à l'Eglise-Epouse. A leurs yeux, seul un homme mâle peut représenter adéquatement le Christ-Epoux. Cependant, il est permis de poser ces quelques questions. N'est-ce pas le Christ comme personnalité de nature humaine qui le constitue Homme nouveau, avant la configuration de sa sexualité ? Ou alors, il faut

confesser que les femmes sont, moins que les hommes, à l'image du Christ par le tort qu'elles auraient de ne pas être des masculins comme lui. Voilà qui pourrait à nouveau renforcer une idéologie malheureuse qui trouvait dans la Bible elle-même des raisons de discriminer les femmes.

D'ailleurs, ce qui fait le prêtre dans son altérité symbolique face à la communauté, n'est-ce pas le sacrement lui-même, par l'invocation de l'Esprit et l'imposition des mains de l'évêque, plutôt que la sexualité du sujet ordonné ? A pousser trop loin l'impact du caractère masculin du Christ dans le mystère du sacrement de l'ordre, il faudrait admettre, par symétrie logique, que seules des femmes peuvent représenter dignement l'Eglise-Epouse, et voilà les hommes exclus ! Attention ! certains arguments peuvent avoir des effets boomerang !

## A l'avenir, un concile

Est-ce à dire que l'Eglise doive s'engager tête baissée dans la brèche ouverte par l'ordination «danubienne» ? Sûrement pas. D'un côté, si l'on en juge par les demandes de nombreux synodes diocésains dès après le concile Vatican II, la question de l'ordination des femmes préoccupe sérieusement la base de notre Eglise. Mais, par exemple, l'Assemblée diocésaine AD 2000 (Fribourg, le 4 juin 2000) s'est montrée prudente : elle demande l'ordination diaconale pour les femmes ; quant à leur ordination presbytérale, elle souhaite seulement que «le débat puisse rester ouvert à ce sujet dans le diocèse» (*Forces pastorales et ministères, demandes*, n° 26 et 27).

En interrogeant ouvertement les communautés, on enregistrerait sans doute des opinions très divergentes. De toute évidence, notre Eglise, dans son ensemble, n'est pas prête à accomplir ce pas à l'allure révolutionnaire. Forcer cette marche risque de provoquer une fracture dans l'unité ca-



«Présentation de la Vierge au temple», XIV<sup>e</sup> siècle.

tholique, même si la légitime impatience de certains - et surtout de certaines - doit être, elle aussi, prise en considération.

Premier gardien de l'unité ecclésiale, le pape a voulu sans doute éviter de nouvelles déchirures en essayant d'éteindre la discussion sur ce sujet. Mais enfermer ce thème dans un tiroir, fût-ce avec les clefs de saint Pierre, ne l'empêchera pas de resurgir un jour, tant ses enjeux sont d'importance pour la vie et l'avenir de l'Eglise. Pensons à la théologie des ministères, à l'évolution du rapprochement œcuménique et à la pastorale concrète dans nos communautés «en absence ou en attente de prêtres».

Alors, que faire ? Un concile, a répondu le cardinal Carlo Martini à un prêtre qui

lui posait une question sur ce sujet précis lors de l'assemblée du clergé, le 30 septembre 1996, à Montreux. Oui, un concile. Car il est l'instrument le mieux adapté pour promouvoir un exercice complet et équilibré du discernement et de l'autorité ecclésiale en cette grave matière.

Dans un concile, le pape peut exercer pleinement sa responsabilité personnelle propre. Mais, à ses côtés, les évêques cessent d'être des préposés à l'enregistrement. Ils deviennent acteurs de la recherche et de la décision en mettant en pratique la collégialité. N'oublions pas non plus l'apport précieux des théologiens et autres experts qui peuvent baliser le chemin grâce à leurs charismes de docteurs. A l'instar de ce qui s'est passé à Vatican II, les autres Eglises et communautés ecclésiales viendront nous aider de leurs expériences et de leurs conseils.

Et puis un concile, c'est tout le peuple de Dieu en marche, porté par l'élan de la prière et de la réflexion, qui collabore ainsi aux

événements suscités par l'Esprit. Car l'Esprit continue aujourd'hui de parler aux Eglises (cf. Ap 3,22) pourvu que tous l'écoutent et lui obéissent, «des évêques jusqu'au dernier des fidèles laïcs» (Vatican II, *Lumen gentium* n° 12).

Vatican I a été le concile du magistère papal, Vatican II celui de la collégialité épiscopale. Vatican III sera certainement un concile consacré aux autres ministères. C'est dans ce cadre, plus large et plus profond, que les femmes trouveront leur juste place dans les charismes et les services d'Eglise. On peut au moins le souhaiter. Que faire en attendant ? Vivre de l'Evangile, prier et... patienter...

Cl. D.